



La domination masculine, un fait social universel?

Les origines – et donc les causes profondes – de la domination masculine sont des questions qui intriguent les chercheurs depuis plus d’un siècle, et que l’actualité du mouvement féministe pose avec une nouvelle acuité. Quelles réponses la science permet-elle aujourd’hui de leur apporter, et avec quelles certitudes ?⁽¹⁾

Christophe DARMANGEAT, anthropologue, maître de conférences à l’université Paris Cité

D’où vient le patriarcat ? Les premières pièces à verser au dossier sont les observations directes qui ont pu être effectuées sur les diverses sociétés humaines, des plus proches aux plus éloignées des nôtres par leur géographie ou, surtout, par leurs structures. L’ethnologie s’est efforcée depuis un siècle et demi de recueillir de manière systématique de telles informations. Cette récolte s’est heurtée à diverses difficultés. Ainsi, les sociétés observées étaient, pour beaucoup, déjà plus ou moins affectées par le contact avec l’Occident. Par ailleurs, la grande majorité des ethnologues, de même que leurs informateurs, étaient des hommes, qui n’avaient donc pas toujours accès au point de vue ni à certaines des pratiques sociales des femmes. Enfin, ces observateurs ont été victimes, à un degré ou à un autre, de leurs préjugés et de leur ethnocentrisme.

Il reste que l’image globale procède d’un ensemble d’observations convergentes extrêmement vaste, portant sur des milliers de sociétés de tous les continents, et sa validité ne fait guère de doute.

Trois enseignements majeurs se dégagent. Tout d’abord, toutes les sociétés humaines observées sont genrées : toutes prescrivent certains comportements sociaux aux individus en fonction de leur sexe. Tant en ce qui concerne leur contenu que leur caractère contraignant, ces prescriptions diffèrent d’une société à l’autre, mais leur existence est universelle. Elles portent sur les tâches (la division sexuelle, ou sexuée, du travail), mais aussi les vêtements, les parures, les lieux que l’on est autorisé à fréquenter, les comportements, les attitudes corporelles, les connaissances et les rites religieux, voire la langue elle-même.

Ensuite, sur la base de cette séparation, peut s’établir la domination d’un sexe sur un autre, avec de spectaculaires variations et de tout aussi spectaculaires constantes. Les variations concernent le degré de domination masculine, qui peut être très prononcé ou, beaucoup plus rarement, dissout au point de virtuellement disparaître. Toutefois, constante remarquable, aucune société matriarcale stricto sensu – dans laquelle les femmes auraient dominé les hommes et exercé le pouvoir sur eux – n’a jamais été identifiée.

Enfin, il n’existe aucun rapport évident entre le degré de domination masculine et le niveau de développement technique des sociétés. L’idée souvent défendue que cette domination, inexistante chez les chasseurs-cueilleurs, ne se serait dévelop-

pée qu’avec l’agriculture intensive et la métallurgie est démentie par les faits. L’ethnologie a relevé de nombreuses sociétés de petits cultivateurs ou de chasseurs-cueilleurs dans lesquelles les femmes étaient clairement, et parfois très durement, infériorisées. Cela n’empêche pas que cette infériorisation ait pu être accentuée avec certaines évolutions techno-économiques, selon des modalités délicates à cerner.

Les différents canaux de la domination

Ce tableau soulève bien des questions, à commencer par celle des facteurs pouvant expliquer la prévalence générale de la domination masculine et l’absence totale de la configuration inverse. Un élément central est celui de la division sexuelle du travail. Au-delà de ses déclinaisons particulières, celle-ci réserve toujours aux hommes le monopole (ou le quasi-monopole) des activités liées au maniement des armes les plus létales : chasse, guerre, et, par extension, pouvoir politique⁽²⁾. Ce facteur a pesé considérablement dans les sociétés dont la subsistance reposait sur la chasse-cueillette ou l’agriculture à petite échelle. La détention par

(1) C. Darmangeat est intervenu lors de la première table ronde « Le patriarcat, un système universel ? » de l’université d’automne de la LDH des 28 et 29 novembre 2022.

(2) Sous diverses formes, cette idée a été avancée par des anthropologues tels que Kathleen Gough, « The Origin of the Family », in *Journal of Marriage and Family*, vol. 33, n°4, Special Double Issue: Violence and the Family and Sexism in Family Studies, part 2, 1971, p. 760-771; Chantal Kirsch, « Forces productives, rapports de production et origine des inégalités entre hommes et femmes », in *Anthropologie et sociétés*, vol. 1, n°3, 1977, p. 14-42; Michele Rosaldo et Louise Lamphere, « Introduction », in *Woman, Culture, and Society*, Stanford University Press, 1974; Paola Tabet, « Les mains, les outils, les armes », in *L’Homme*, vol. 19, n°3, 1979, p. 5-61. Je l’ai moi-même développée dans *Le Communisme primitif n’est plus ce qu’il était*, 3^e édition, Toulouse, Smolny, 2022.

(3) Lewis H. Morgan, *La Société archaïque*, Anthropos, 1985; Friedrich Engels, *L’Origine de la famille, de la propriété privée et de l’Etat*, 1884; rééd. Le Temps des Cerises, 2012.

(4) Roland Viau, *Femmes de personne: sexes, genres et pouvoirs en Iroquoisie ancienne*, Montréal: Boréal, 2000.

(5) Anne Chapman, *Drama and power in a hunting society: the Selk’nam of Tierra del Fuego*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982.

(6) Ce peuple marquait de toute part l’infériorité sociale des femmes tout en maintenant un égalitarisme économique et politique scrupuleux entre les hommes. Voir Maurice Godelier, *La Production des grands hommes: pouvoir et domination masculine chez les Baruya de Nouvelle-Guinée*, Fayard, 1982.



© DR

Une « maison des hommes » chez les Kiwai, un peuple de Nouvelle-Guinée. Chez de nombreux peuples, ce type de construction constituait un centre de pouvoir religieux et militaire masculin. Photographie F. Hurley, 1920 (env.).

les mains masculines des moyens de la violence physique leur a procuré une sphère de pouvoir inexpugnable. Parfois, les femmes possédaient elles aussi leurs propres sphères de pouvoir qui leur permettaient de faire pièce à un degré ou à un autre à celui des hommes. Le plus souvent, ce pouvoir féminin concerne l'économie : une certaine tradition considéra ainsi les emblématiques Indiens iroquois comme l'archétype de l'ensemble des sociétés néolithiques passées et présentes de la planète⁽³⁾. Chez les Iroquois, les femmes possédaient et géraient à titre collectif maisons et récoltes, ce qui leur conférait un solide point d'appui contre l'autorité des hommes – les Iroquoises pouvaient par exemple divorcer librement, simplement en posant les affaires de leur époux à l'entrée de leur domicile⁽⁴⁾.

Dans d'autres sociétés, à ce pouvoir lié à l'exercice de la violence armée, les hommes ajoutaient d'autres canaux de domination. L'un des plus fréquents, que l'on rencontre en particulier dans l'hémisphère austral, est celui de religions dites à initiation. Dans ce type de religion, les hommes détiennent des secrets et des objets religieux dont la connaissance est strictement interdite aux non-initiés, femmes et enfants, et qui fondent leur supériorité sur eux. Chez les Selk'nam, une tribu de chasseurs-cueilleurs de la Terre de Feu, les hommes racontaient même que jadis, c'étaient les femmes qui les dominaient au travers d'une telle religion, que

les hommes avaient découvert la supercherie, assassiné toutes les femmes à l'exception des petites filles, et qu'ils avaient ensuite retourné cette arme contre elles : désormais, c'étaient eux qui, lors de certaines cérémonies, se grimaient en esprits et terrorisaient ainsi leurs épouses, quand ils n'en profitaient pas pour les frapper⁽⁵⁾. Un cas emblématique d'une domination masculine écrasante et qui touchait à tous les aspects de la vie sociale est celui des Baruya, des Hautes-Terres de Nouvelle-Guinée. Ce peuple de petits cultivateurs a été étudié dans les années 1960 par Maurice Godelier⁽⁶⁾.

Quand et pourquoi ? Des théories diverses

Les chercheurs n'ont pas manqué de s'interroger sur l'ancienneté et les raisons d'une telle situation, sans qu'aucune réponse ne fasse consensus.

Une première catégorie d'explications situe la cause ultime des faits sociaux dans les représentations mentales, l'idéologie, ou des catégories a priori de l'esprit humain. En France, l'exclusion

« Toutes les sociétés humaines observées par les ethnologues sont genrées : toutes prescrivent certains comportements sociaux aux individus en fonction de leur sexe. Tant en ce qui concerne leur contenu que leur caractère contraignant, ces prescriptions diffèrent d'une société à l'autre, mais leur existence est universelle. »



« Un thème mythique récurrent est celui du renversement par les hommes d'un matriarcat originel. Si ces mythes ne disent rien de la réalité de ce matriarcat originel, ils constituent en revanche d'excellents témoins de la domination masculine dans les sociétés qui les racontent et les transmettent. »

des femmes de la chasse sanglante a ainsi été attribuée à une « *idéologie du sang* », par Alain Testart⁽⁷⁾. Françoise Héritier, pour sa part, a vu la raison de l'universalité de la domination masculine dans la « *valence différentielle des sexes* »⁽⁸⁾, et la volonté des hommes de contrôler ces corps féminins qui possèdent le « pouvoir exorbitant » d'engendrer les humains des deux sexes. Cette thèse se heurte toutefois à plusieurs critiques. D'abord, cette jalousie masculine supposée vis-à-vis des capacités procréatrices des femmes ne se dégage pas clairement des observations ethnologiques. Ensuite, et surtout, fut-elle avérée, elle n'explique pas comment cette aspiration à la domination s'est réalisée pour ainsi dire partout, et pourquoi les femmes se sont ainsi laissées dominer. Une autre catégorie de théories privilégie le rôle de la division sexuée du travail, en l'attribuant aux contraintes de la maternité : c'est parce que les femmes étaient entravées par la grossesse et l'allaitement qu'elles ont été exclues de certaines tâches et, par voie de conséquence, infériorisées. Sans être absurde, ce raisonnement reste toutefois incomplet. Pour commencer, dans toutes les sociétés humaines, les femmes ne sont pas bannies de la grande chasse et des armes létales sur des bases pratiques et de manière temporaire, mais de manière permanente et au nom de motifs magico-religieux. Ensuite, la division sexuée du travail déborde largement d'éventuelles dimensions biologiques, réelles ou supposées : ainsi, dans l'immense majorité des cas, les femmes sont écartées de la taille de la pierre. Enfin, si les contraintes liées à la grossesse et à l'accouchement frappent notre espèce (et, au-delà, les autres homo qui ont précédé sapiens) depuis toujours, nous n'avons en revanche presque aucun moyen de connaître l'ancienneté de la division sexuelle du travail et de la domination masculine.

Des interrogations sur le passé et ses indices

Il faut souligner les limites des apports de l'archéologie sur cette question, et ce d'autant plus qu'elle étudie des époques reculées. En ce qui concerne des sociétés de cultivateurs, sur lesquelles on possède des données relativement abondantes, il est possible de restituer au moins une partie des rapports de genre. C'est le cas pour la culture dite du Rubané, dans le Néolithique européen, dans laquelle est perceptible une franche domination masculine⁽⁹⁾. Mais dès lors qu'on étudie les sociétés de chasseurs-cueilleurs mobiles du Paléolithique, l'archéologie devient à peu près muette : on ne possède que très peu de squelettes, et interpréter les figurations féminines comme des signes d'un haut respect pour les femmes constitue une déduction bien imprudente. Dans les dernières années, plusieurs publications ont suggéré que les femmes de l'époque de Chauvet ou de Lascaux n'étaient frappées

d'aucune discrimination, et qu'elles jouissaient d'une considération égale à celles des hommes. En réalité, aucune découverte archéologique ne plaide en faveur de cette hypothèse et l'on ne peut guère invoquer, en sens inverse, l'absence d'indices matériels d'une domination masculine à ces époques reculées : étant donné le mode de vie de ces sociétés et l'insigne faiblesse de leurs traces matérielles, quels pourraient être de tels indices?⁽¹⁰⁾ La vision contemporaine d'une femme paléolithique émancipée correspond bien davantage au souhait de projeter sur le passé des aspirations actuelles qu'à l'état réel de la science.

Ce passé est en revanche éclairé par une autre catégorie d'éléments, à savoir les mythes. Contrairement à une idée tenace, les mythes ne contiennent pas nécessairement une part de vérité historique. Pour la plupart, ces récits sont de pures inventions, construites en miroir d'une situation donnée afin de l'expliquer et, surtout, de la légitimer. Les mythes constituent en revanche une « machine à remonter le temps » : l'étude de leurs similitudes permet de reconstituer l'arbre de leur diffusion. Or, un thème mythique récurrent est celui du renversement par les hommes d'un matriarcat originel. Si ces mythes ne disent rien de la réalité de ce matriarcat originel, ils constituent en revanche d'excellents témoins de la domination masculine dans les sociétés qui les racontent et les transmettent. Les spécialistes ont pu établir avec un fort degré de confiance que ces motifs narratifs sont très anciens, remontant au moins à la sortie d'Afrique d'homo sapiens il y a environ soixante-mille ans⁽¹¹⁾.

Quand l'humanité sortira de sa préhistoire...

Quelles que soient nos interrogations sur le passé, l'époque contemporaine marque une rupture radicale : nos sociétés sont les premières dans l'histoire humaine à avoir secrété l'idéal dit de « l'égalité des sexes » – en réalité, de la disparition du genre. Le combat féministe milite pour la fin du traitement différencié entre hommes et femmes, dans le droit comme dans les faits. Un esprit matérialiste ne manquera pas de relier l'émergence d'un tel idéal au bouleversement des structures sociales intervenu durant les derniers siècles, avec l'avènement du capitalisme et de l'économie marchande. Quoi qu'il en soit, et indépendamment même de la possibilité d'atteindre cet idéal au sein des structures sociales existantes, il constitue la promesse d'un avenir dans lequel les êtres humains pourront vivre une vie où leurs aspirations personnelles ne seront pas grevées, à un degré ou à un autre, par des pressions sociales exercées en fonction de leur appareil reproducteur. Sur ce plan comme sur d'autres, et selon une vieille formule, l'humanité sera alors enfin réellement sortie de sa préhistoire. ●

(7) Alain Testart, *Essai sur les fondements de la division sexuelle du travail chez les chasseurs-cueilleurs*, éditions de l'École des Hautes études en sciences sociales, 1986 ; voir la critique de François Héran, « Testart Alain, Essai sur les fondements de la division sexuelle du travail chez les chasseurs-cueilleurs. », in *Revue française de sociologie* 28, n° 4, 1987 : 713-716.

(8) Françoise Héritier, *Masculin/Féminin. La pensée de la différence*, Odile Jacob, 1996 ; rééd. 2007.

(9) Anne Augereau, *Femmes néolithiques : le genre dans les premières sociétés agricoles*, CNRS éditions, 2021.

(10) Sur ce point et sur l'archéologie du genre en général, voir Anne Augereau et Christophe Darmangeat, *Aux origines du genre*, Puf, 2022.

(11) Julien D'Huy, « Matriarchy and Prehistory: A Statistical Method for Testing an Old Theory », in *Les Cahiers de l'AARS*, n° 19 (2019) : 159-170 ; Julien D'Huy, *Cosmogonies : la préhistoire des mythes*, La Découverte, 2020.